

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Jamais la fabrication française ne s'était autant surpassée que cette année. La variété de tissus nouveaux que l'on trouve dans les magasins de nouveautés est vraiment inimaginable.

On fait maintenant de ravissantes étoffes tout en laine, ou d'un harmonieux mélange de laine et de soie, et même de coton et laine. Ces derniers tissus, à l'aspect frais et coquet, se vendent à des prix étonnants de bon marché. On en confectionne des costumes de campagne simples ou élégants; cela dépend uniquement des garnitures que l'on veut y mettre.

En général, les tissus d'été de teintes claires, soit en percale, batiste, toile, mohair, sultane, soit même en vigogne légère, sont ornés, cette saison, de bandes de broderies anglaises, de guipures russes ou de Cluny. La grosse dentelle de coton, vulgairement appelée dentelle-torchon, produit également le plus heureux effet avec ces étoffes légères. Peu coûteuse, cette dentelle a beaucoup de genre et semble adoptée par les plus élégantes.

Les rayures, un moment délaissées, constituent la grande mode du moment; aux dernières courses du bois de Boulogne, deux toilettes rayées ont produit une véritable sensation: l'une en faille à rayures blanches et marron, la jupe ras-terre rayée avec nœuds marron devant; cuirasse rayée et manches marron. L'autre en faille blanche à rayures noires, la cuirasse noire et les manches rayées; une riche guipure blanche posée en collerette et formant jabot devant. Des chapeaux couverts de fleurs complétaient l'élégance de ces deux toilettes, qui, portées par deux jolies femmes du meilleur monde, assurent le succès des costumes rayés. C'est assez dire la nouvelle vogue des percales rayées en toutes nuances et des grenadines de laine ou de soie.

Nous avons vu certains pékins écrus, à rayures satinées bleues, roses, mauves, etc., dont on compose de délicieuses

toilettes. Ou bien ce sont de longues polonaises ornées de nœuds de ruban devant assortis à la rayure, sur jupons de foulard ou de taffetas de même teinte, ou bien de simples tuniques nouées en écharpe derrière. Avec ces tuniques, la cuirasse de faille de même couleur que le jupon complète un ensemble séduisant et coquet.

Les cuirasses se porteront tout l'été, au moins jusqu'aux chaleurs; elles sont aussi jolies à la ville qu'au bal et donnent tant d'élégance à la taille, qu'elles emprisonnent avec une grâce parfaite, qu'elles jouent un rôle très-important dans la toilette des femmes. Mais, nous l'avons déjà dit, les femmes petites et très-minces doivent se méfier de la cuirasse, qui a le tort de les réduire à leur plus simple expression. En résumé, la cuirasse ne convient qu'aux femmes grandes et bien faites; elle amincit sensiblement les femmes un peu fortes. Avec la cuirasse, on peut se passer de confection ou se contenter d'une écharpe de crêpe de Chine, négligemment nouée devant ou derrière.

Pour costumes de voyage ou de fatigue, il n'est pas de tissus préférables au mohair et au tussor. Ces deux étoffes in chiffonnables sont d'une solidité à toute épreuve. Le tussor qui ne se fait que de couleur écrue, est d'un heureux effet garni de guipures de laine de même teinte. Quant au

mohair, comme il se produit en toutes nuances, il est facile d'en varier les garnitures à l'infini. Avec le mohair gris, nous recommanderons des biais de taffetas noir et blanc autour des volants et garnitures. Un foulard assorti, posé artistement sur un chapeau de paille, complètera un costume de voyage et négligé ayant du genre et de la distinction.

Beaucoup de broderies anglaises, cet été, sur les costumes de batiste et de toile bleue. Les robes brodées en nansouk ou en mousseline auront aussi un grand succès, comme toutes



P. N° 204. — CHAPEAU VALOIS.

les broderies du reste. — Les plus élégants costumes de ville sont surchargés de broderies perlées de jais ou d'acier. En ce genre, nous détaillerons un costume d'un très-riche effet : Jupe ras-terre en faille gris-fer, garnie dans le bas de deux petits volants froncés, bordés d'un liséré et d'un biais, et surmontés d'un haut bouillonné coulissé ; tunique en sicilienne d'un gris plus clair, formant long tablier devant et deux draperies derrière superposées en biais ; cette tunique ornée d'une riche broderie perlée d'acier et d'une frange perlée ; cuirasse également brodée d'acier.

Les cuirasses de couleur peuvent être unies ou à peu près, mais les cuirasses de faille noire sont beaucoup plus élégantes avec broderies de soie de couleur ou perlées de jais.

Aux femmes économes, à la recherche de toilettes peu coûteuses et cependant coquettes et gracieuses, nous conseillerons certains valenciens (tissus bon marché en soie et laine) que l'on garnit d'un petit volant de taffetas léger de couleur ; si la teinte est gris-feutre ou havane clair, on choisira du taffetas marron ; avec les gris bleutés, rien de plus joli que le bronze ou le noir. Il suffit d'un petit volant de 5 centimètres autour d'une polonaise, aux manches et aux poches, ou autour d'une tunique, pour donner de l'élégance au plus modeste tissu du monde.

En fait de lingerie, ce sont toujours les cols de toile fine et de batiste qu'il faut porter avec les toilettes de ville. Les cols sont encore très-montants derrière, mais ouverts devant et à revers rabattus. Ces cols ouverts devant sont beaucoup plus agréables à porter l'été que les autres. Nous avons vu aussi beaucoup de collerettes de batiste plissées derrière, montantes, mais rabattues devant et unies. Les parures de couleur, soit en percale, soit en Oxford, avec plastrons de couleur, sont extrêmement négligées ; nous les conseillons pour les voyages, sorties matinales et parties de campagne. Les tuyautés et plissés de mousseline et valenciennes sont toujours d'un joli effet dans l'intérieur des corsages ouverts.

Les grands cols Louis XIII en guipure sont redevenus à la mode, ainsi que les cols marins que jeunes femmes et jeunes filles ont empruntés aux enfants.

Louise DE TAILLAC.

#### Description de la planche P. n° 204.

(Voy. page 205.)

Chapeau *Valois*, composé de plissés de faille noire doublés de faille bleu pâle. Ces plissés forment visière devant et coquillés de chaque côté ; nœud bordé de faille bleue et retenu par une boucle de jais, le fond du chapeau en tulle noir perlé de jais et bouillonné ; longue plume rejetée derrière et touffe de plumes de coq ramenées devant. Toilette de faille noire et faille bleu pâle ; revers et collier de plumes au corsage.

#### Description de la planche coloriée n° 1111.

1. Jupe de poul de soie marron doré, garnie de deux volants froncés et à tête, l'un de 30 centimètres et l'autre de 35. Tunique en sicilienne bleu pâle, courte devant, drapée de chaque côté, ramenée en arrière et formant pouff derrière. Corsage à basques plates et arrondies, col, revers et parements de velours bleu, jabot et manchettes de guipure. — Chapeau assorti à la toilette, en velours bleu foncé et sicilienne bleu pâle, longue plume bleue rejetée derrière et plume bleu pâle de côté.

2. Costume gris-marron de deux tons, en faille et cachemire. — La jupe garnie de volants doubles, le premier en faille, plissé, avec second volant de cachemire froncé retenu par un biais de faille gris clair. Deux volants autour de la jupe ras-terre et un troisième en tablier devant. Corsage à gilet devant avec deux longues pointes de chaque côté formant tunique et longue basque derrière. Même garniture composée

d'un petit volant plissé en faille, d'un volant froncé et d'un biais de faille, parements au bas des manches. — Chapeau à forme basse, diadème de fleurs en dessous, longue traine derrière, apprêt de dentelle et touffe de plumes, écharpe de dentelle en brides.

## CAUSERIE

Le printemps a fait son entrée, d'une façon un peu tardive il est vrai, mais enfin il l'a faite. Il s'est même présenté avec d'assez chaleureuses démonstrations pour qu'on ne pût l'accueillir froidement : il tenait évidemment à faire excuser sa coupable inexactitude.

En gentleman avisé, c'est aux courses de Longchamps qu'il s'est tout d'abord montré. Il avait, dit-on, reçu une carte d'entrée dans l'enceinte du pesage, et ne ménageait point les sourires ironiques aux prudents turfistes qui, ne comptant pas sur sa rencontre, avaient endossé de ces pardessus qui ne craignent pas cinq degrés au-dessous de zéro. Une température de vers à soie rayonnait autour du gracieux visiteur, et un autre que lui eût été étouffé par la foule qui se pressait au vestiaire. Léon, le *vestiairiste*, était radieux comme le soleil.

— Il fallait bien qu'il vint ! s'écriait-il. Pas plus tard que ce matin, je l'ai dit à ma fille : « Tu vas avoir un coup de feu. »

En effet, mille bras, au bout desquels il y avait un paletot, se tendaient suppliants vers la famille Léon, qui, avec une équité qui ferait supposer qu'elle a du sang de saint Louis dans les veines, évitait le plus petit passe-droit et satisfaisait aux exigences de sa nombreuse clientèle.

C'est un type parisien assez curieux que Léon Lippmann, le *vestiairiste*. Il y a plus de trente ans qu'il vend des programmes sur les champs de courses. A Longchamps, à Chantilly, à Auteuil, à La Marche, à Porchefontaine, partout on retrouve Léon avec sa figure franche, ouverte, encadrée d'une barbe au milieu de laquelle cinquante-sept années ont à peine semé quelques poils gris. Il est complaisant pour tout le monde et s'efforce d'être utile dès que l'occasion s'en présente. C'est lui qui, dernièrement, a découvert le maréchal de Mac-Mahon, un peu perdu dans la foule, au concours hippique, et l'a guidé jusqu'à la tribune d'honneur.

Vous l'avez vu dans l'après-midi ; le soir, vous le retrouvez à l'Opéra-Comique, ou dans tout autre théâtre, ou bien au bal du ministère.

Il connaît tout le monde et il est bien peu de personnages dont il n'ait gardé le paletot. Aussi Léon, qui est un bibliophile et un observateur, prétend que, rien qu'au toucher du vêtement qu'on remet entre ses mains, il se fait presque à la minute une idée exacte de l'homme qui l'a porté. On n'a qu'à lui montrer un paletot pour qu'à première vue il devine s'il appartient à un militaire, à un diplomate, à un financier, à un *gommeux* ou à un homme de lettres.

C'est décidément un type curieux que cet homme.

— J'ai cinquante-sept ans, disait-il l'autre jour avec orgueil, on m'a confié 4 528 037 pardessus, 935 010 cannes, 1 300 515 parapluies, tous ces chiffres sont d'une rigoureuse exactitude et je n'ai jamais perdu qu'une canne... la mienne, que j'avais remise au *vestiairiste* qui m'a précédé sur un des hippodromes où je suis employé. Je ne vous dis pas son nom, a-t-il ajouté, parce que je ne voudrais pas déshonorer un confrère.

Avec le printemps, nous avons vu épanouir ces gracieuses toilettes féminines qui ne peuvent éclore qu'au soleil ; fleurs éphémères de cette fée toute-puissante qu'on appelle la mode.

Cette année, il semble qu'elle ait voulu épuiser sur les chapeaux toute sa munificence.

On a souvent dit, et des philosophes mêmes l'ont affirmé, que la femme avait la tête forte; il faut qu'elle l'ait, en effet, pour supporter les énormes charges que le goût du jour lui impose. La modiste prend sa plus jolie cliente et s'applique à résoudre ce problème :

— Étant donnée la tête adorable de la petite marquise, en faire une pièce montée de chez Félix ou de chez Frascati.

L'œuvre est commencée par le coiffeur, qui édifie un de ces chignons dont le déboulochage exige des heures de patience. la modiste achève : elle apporte non plus un chapeau, non plus une paille légère, ornée de quelques fleurs, tout ce qu'aurait pu contenir la main mignonne qui les auraient cueillies, mais une corbeille, une lourde corbeille remplie de fruits ou de branches fleuries.

Dieu ! que c'est lourd !... Ce n'est plus une rose qui orne le chapeau, c'est un rosier; ce n'est plus une grappe de raisin, c'est une vigne; ce n'est plus un bouquet de bluets ou de coquelicots, c'est un champ de blé. Il n'y a pas de raison pour s'arrêter et ne pas cacher des cailles vivantes et de vrais perdreaux, avec droit de chasse, sur la plupart des coiffures que l'on voit.

Partant de ce principe qu'une tête de femme ne craint pas la charge, il y a une mode qui pourrait parfaitement prévaloir et que nous recommandons pour l'année prochaine : c'est le chapeau jardinière. Une petite caisse légère, naturellement, contenant de la terre bien fine, et là-dedans, de vraies plantes naturelles, renouvelées chaque jour et répandant un parfum délicieux.

Cette mode, si elle était adoptée, augmenterait encore la consommation de fleurs qui se fait à Paris et qui, ce nous semble, devient chaque jour plus considérable.

Malgré les effluves printaniers, les salons sont plus brillants que jamais. Il semble que mondains et mondaines mettent les bals doubles, en raison du peu de temps qui reste encore à en donner. On s'entretient encore d'une fête qui a été le couronnement d'avril, et qui a eu pour résultat de transporter l'Orient des *Mille et une Nuits* rue Laffite, chez l'ambassadeur de Turquie. Il y avait là une galerie-serre éclairée par des feux de couleur variée qui produisaient un spectacle féérique.

La semaine précédente, une délicieuse soirée avait eu lieu chez le baron et la baronne de C... Deux jolis actes : *Une heure en gare* et *l'Autre motif*, y ont été joué par la maîtresse de la maison avec un tact et une distinction qui ont enlevé tous les suffrages.

A ce propos, il s'est produit un incident assez piquant et qui vaut qu'on le raconte.

Le directeur d'un théâtre de province, homme d'ailleurs d'une tenue irréprochable, mais qu'une de ces présentations, assez fréquentes dans le monde parisien, et qui, à un moment donné, passent inaperçues, avait amené là, probablement sans explication préalable, trouva le rôle de madame la baronne de C... si parfaitement réussi, qu'il la prit pour une artiste professionnelle. S'adressant alors à son voisin, qui lui parut être un des familiers de la maison, il le pria de lui servir d'intermédiaire pour négocier avec elle un engagement dans sa troupe, à des conditions très-avantageuses.

Grande donc fut sa confusion lorsqu'il apprit que la comédienne qui l'avait charmé n'appartenait pas au théâtre. Aussi, sans attendre que le compliment arrivât à la destinataire, s'esquiva-t-il avec la spontanéité du désappointement.

Ludovic SAUVEUR.

## LA VIE PARISIENNE

On part pour la campagne : il n'y a pas, en ce moment, d'occupation qui soit plus à la mode.

Mais si la campagne a ses fervents de plus en plus nombreux, elle a aussi ses ennemis acharnés.

De ce nombre est Léo Lespès (prononcez Timothée Trimmi). C'est lui qui disait l'autre jour :

— La campagne !... je la hais au point que je ne peux pas regarder une salade qui n'est pas retournée ! Elle me rappelle les champs.

..

Une petite fille avait une tante malade.

Or, après avoir, dans sa prière du soir, demandé la santé au bon Dieu pour son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, elle ajouta :

— Guérissez bien vite ma tante qui est malade.

Puis elle se releva de sa posture de pieuse suppliante.

— Tu as prié pour ta tante ? demanda sa mère.

— Oui, maman.

— Tu as bien demandé sa guérison ?

— Oui, maman.

— C'est très-bien, fit la mère.

Tout à coup la petite fille se rejeta à genoux et se remit à faire une très-courte oraison.

Puis elle se releva, calme et satisfaite.

— Que viens-tu de faire ? dit la mère intriguée.

Je viens de compléter ma demande pour ma tante... J'avais oublié de donner au bon Dieu *son adresse* !

..

Autre mot d'enfant, qu'on n'inventerait pas.

Bébé n'a pas encore tout à fait quatre ans.

Il racontait à son père comment il venait de voir de très-jolies choses (pour les petits enfants), qu'il faudrait lui acheter.

— Allons donc ! dit son père en riant, tu n'es plus un enfant, toi !

Et Bébé, convaincu, avec un grand sérieux :

— Mais quand je me baise !

..

Tout n'est pas rose dans les quêtes de charité.

Une dame de la haute société parisienne quêtait dernièrement à Saint-Roch.

Elle présente l'aumônière à un richard qui lui dit rudement :

— Je n'ai rien.

— Prenez, monsieur, répond aussitôt la dame ; c'est pour les indigents que je quête.

..

On parlait devant madame d'A... de monseigneur B...

Quelqu'un dit : — Je sais qu'il est ultramontain.

— Vous voulez dire ultra mondain, répliqua madame d'A...

..

Scène de police correctionnelle.

Le président à un gavroche prévenu de vagabondage :

— Où demeurez-vous ?

— Chez maman.

- Et qu'est-ce que vous y faites, chez madame votre mère?  
 — M'sieu, j'aide la brave femme.  
 — Et, qu'est-ce qu'elle fait, cette brave femme.  
 — Mon magistrat, elle ne fait rien.

\* \*

Un savetier chantait et répétait continuellement ce refrain :

« Le roi dit à la reine,  
 » La reine dit au roi. »

Sa femme, impatientée, lui demande un jour :  
 — Eh bien ! que dit ce roi à cette reine, et cette reine au roi ?

Alors, le savetier prend son tire-pied, et, après l'avoir laissé retomber plusieurs fois sur l'échine de sa femme :

— Cela t'apprendra à te mêler des affaires de l'État.

\* \*

Dans un cabinet de médecin consultant :

- Qu'est-ce qu'il y a encore, Jean ?  
 — Monsieur, il y a là un muet.  
 — Un muet, êtes-vous bien sûr ?  
 — Dame, monsieur, c'est lui qui le dit.

A. Z.

### LE FAUX LANGAGE

« Chère madame, vous me voyez *désespéré* d'être obligé de vous prévenir que, ce soir, une affaire importante... »

« Mon cher ami, je suis vraiment *désolé* de ne pouvoir vous être agréable en cette circonstance... »

« J'ai une migraine *atroce* ! »

« J'ai une névralgie *épouvantable* ! »

« Un *effroyable* mal de dents me retient à la maison. »

« Quel *magnifique* fête que celle de la marquise de V... ! »

« Cette pauvre marquise avait hier une toilette *horrible*. »

« Un tel est un pianiste *prodigieux* ! »

Voilà le langage d'à présent. On ne saurait dire la moindre chose sans le cortège obligé de ces épithètes sonores, poussant tout au superlatif. On dirait qu'on a peur de ne pas être cru si l'on se sert d'expressions modérées. C'est une très-mauvaise méthode qu'on a adoptée là, et nous la suivons tous avec un entraînement déplorable.

Cela nous habitue à considérer les afflictions, les plaisirs et tout ce qui s'ensuit, d'un œil froid, plus que froid, surtout s'il s'agit des autres. Madame de Sévigné a contribué à faire prospérer ces tournures de langage, et j'ai surpris bien des gens essayant, soit en écrivant, soit en parlant, de placer la fameuse kyrielle d'adjectifs dont le grand bas bleu du XVIII<sup>e</sup> siècle assaisonne la lettre que l'on sait.

C'est qu'on a beau faire et essayer de parler naturellement, on est entraîné malgré soi à ces affectations superlatives.

Le désespoir et la désolation exigent des larmes et des cris, et si l'on chargeait un acteur de les représenter au théâtre, on verrait ce que cela donnerait ; quant à l'atrocité d'une migraine, on ne peut guère s'en rendre compte quand on ne la ressent pas. Seulement, ce mot « atroce » semble faire entrevoir tous les engins d'un cabinet de chirurgie ou d'un tourmenteur de l'ancien régime.

Je n'ai pas l'intention de faire le puriste aujourd'hui, d'abord parce que je trouve cela très-ennuyeux, et que personne ne se corrige ; ensuite parce que nous serions menés trop loin. Du

reste, il y a un excellent guide pour toutes ces choses, le *Courrier de Vaugelas*, un monument élevé à la propagation universelle de la langue française, par M. Eman Martin.

Si l'on se préoccupait un peu plus de respecter le beau et vrai langage, au lieu de chercher à inventer des mots prétendus typiques, à adopter des termes d'argot, à introduire des locutions étrangères qui, à la longue, émaillent singulièrement un discours et le rendent incompréhensible à qui n'est pas au courant, des publications comme celle de M. Eman obtiendraient un grand succès.

Ch. LIBERT.

### LA CORDE DE PENDU

On ne s'imaginerait pas qu'il y a encore des gens qui croient aux sortilèges, aux talismans, et qui ne sont pas d'ignares paysans, de grossiers montagnards, n'ayant jamais rien lu, rien examiné.

Cela est pourtant et, à tous les degrés de l'échelle sociale, on voit encore, chaque jour, des superstitions se manifester, indices graves d'un commencement de dérangement dans le cerveau.

Je ne parlerai pas des joueurs qui, aveuglés par la passion, et poursuivis par une déveine sans merci, essayent de s'accrocher aux plus menues branches, et font alors de véritables folies, dans l'espoir de gagner. La plupart de ceux-là sont amusants et drôles, et les journaux se sont plu souvent à faire connaître les trucs étranges auxquels ils se livrent, afin de détourner l'attention de la fée Guignon du tapis où ils jettent leurs enjeux.

Mais il y a des superstitieux convaincus, par exemple, que posséder dans sa poche un fragment de la corde d'un pendu, c'est entrer dans une période de bonheurs de tout genre, et que tout doit céder devant l'influence de ce chanvre inerte.

Ce n'est pas sans dessein que j'ai dit « ce chanvre », car il y a des degrés dans la bêtise humaine, et telle corde ayant servi à cet usage est bonne, tandis que telle autre est détestable. Il y a corde de pendu et corde de pendu. Paul Féval a fait un bien joli roman sur ce sujet, le *Chevalier de Kéramour* ; mais il ne détruit pas le préjugé. Quand on amuse, on ne corrige pas.

Il y a, à Paris surtout, une fièvre de suicides qui a sa source généralement dans la série des mécomptes qu'amène le séjour de cette ville où l'on croit trouver la fortune au tournant de chaque rue. Beaucoup de malheureux choisissent la strangulation pour quitter la vie ; c'est, à leur avis, la mort la plus propre, la plus commode, la plus agréable, et souvent ils ne se montrent pas difficiles sur le choix de l'objet. Pourvu que ce soit un tissu résistant, corde de chanvre, cravate de soie, rubans, mouchoirs !

Il paraît que chaque fois que la mort moissonne de la sorte, c'est à qui possédera la corde. Ordinairement c'est le commissaire de police qui s'en empare, comme pièce de conviction ; mais souvent elle a déjà disparu quand il arrive. On se la dispute, on la découpe en morceaux, on en fait part à ses amis, la folie est à son comble.

Eh bien ! il paraît que ce n'est pas bon du tout, mais pas du tout !

Ces cordes-là n'ont aucune influence sur l'esprit du diable ; on a beau en porter un morceau sur son cœur, peine inutile, et si l'on y réfléchit, cela s'explique. Le suicide est souvent la résolution suprême d'une âme qui se repent ou désespère, et Satan n'aime pas les âmes qui se repentent.

Il faut, pour qu'une corde de pendu fasse l'effet d'un talisman, — pas tout à fait, cependant, comme aux *Pitules du Diable*, — qu'elle provienne d'un supplicié. Il faut que ce soit le bourreau qui ait pendu cet homme, malgré lui, et pour crimes commis.

Quand le ha  
dans sa poche  
Juge de  
absolument  
par arrêt  
revenu  
ainsi,  
il y a des com  
possèdent ay  
visés par le  
S'ils se mo  
ils s'aperce  
plués pour  
conquérir la

On n'a  
Devries, po  
l'Opéra un  
Pour y pou  
du Conserv  
cours, mad  
On peut  
regis, mais  
plus large p  
début à l'Op

Quintin-F  
l'ingénieur  
jeune hom  
chise, l'élar  
rice de Ver  
Dans la r  
rôle de Dub  
nique et d'

Vauvrie  
hach, revue  
Voilà six  
Lina, avait

La chan  
pas, belle  
et l'on croy  
avec un ré  
leur fortune  
Le troisième  
et Balévy, es  
mantes chan

Qu

sa être fro  
Toute  
été moins fai  
roman dût la  
dépeintes n  
et la force.  
traité le Cou

Quand le talisman n'a pas cette origine, c'est comme si l'on avait dans sa poche une tabatière.

Jugez de la stupidité humaine ! On croit cela, on le croit absolument ; et il paraît que, dans les pays où l'on pend encore, par arrêt de justice, le bourreau et ses aides se font de fort jolis revenus par la vente des brins de chanvre.

Ainsi, voilà déjà un lambeau de la superstition qui s'en va : il y a des conditions aux vertus de la corde. Que ceux qui en possèdent ayant une origine de suicide, et ne cessent d'être visités par le mauvais sort, jettent au feu ce lambeau inutile !

S'ils se mettent à la recherche d'une vraie corde de pendu, ils s'apercevront que l'intelligence et les efforts qu'ils ont déployés pour se la procurer auraient pu être suffisants pour conquérir la fortune dont tout le monde se contente.

CHRYSALE.

## THÉÂTRES

**OPÉRA.** — La retraite prématurée de mademoiselle Fidès-Devriès, pour cause de mariage, a laissé dans la troupe de l'Opéra un vide que M. Halanzier aura de la peine à combler. Pour y pourvoir, il a fait débiter dans *Guillaume Tell* une élève du Conservatoire, plusieurs fois couronnée au dernier concours, mademoiselle Fouquet.

On peut féliciter la jeune débutante de l'accueil qu'elle a reçu, mais en constatant que la beauté a eu certainement la plus large part dans le succès un peu trop accentué de son début à l'Opéra.

**COMÉDIE-FRANÇAISE.** — Le Théâtre-Français vient de reprendre l'ingénieuse et charmante comédie de M. Ernest Legouvé. *Un jeune homme qui ne fait rien*, avec Pierre Berton, dont la franchise, l'élan et la jeunesse font merveille dans le rôle de Maurice de Verdières.

Dans la même soirée, Got prenait en maître possession du rôle de Dubois dans les *Fausse confidences*, où il a été d'un comique et d'un naturel admirables.

**VARIÉTÉS.** — Reprise de la *Périchole*, opérette de M. Offenbach, revue, non corrigée, et augmentée d'un acte nouveau.

Voilà six ans déjà que la Périchole, la chanteuse nomade de Lima, avait chanté sa dernière chanson :

Le conquérant dit à la jeune Indienne :  
Tu vois, Fatma, que je suis ton vainqueur ;  
Mais ma vertu doit respecter la tienne,  
Et ce respect refroidit mon ardeur !

La chanteuse ambulante et son compagnon Piquillo n'avaient pas, hélas ! retrouvé le Pérou à Paris ; ils avaient bientôt disparu et l'on croyait ne les revoir jamais. Ils sont pourtant revenus, avec un répertoire nouveau ; le public a fêté leur retour, et leur fortune est aujourd'hui assurée.

Le troisième acte en deux tableaux, ajouté par MM. Meilhac et Halévy, est très-réussi. M. Offenbach y a introduit de charmantes chansons, et le nouvel air du prisonnier Piquillo :

Qu'est-ce qu'ell' peut fair' pendant c'temps-là ?

va être fredonné bientôt par tous les échos d'alentour.

**THÉÂTRE DE CLUNY.** — Nulle œuvre de Balzac ne semble avoir été moins faite pour le théâtre que le *Cousin Pons*, bien que le roman dût fournir, à la scène, des situations dramatiques, mais dépouillées nécessairement de ce qui leur donnait la logique et la force. L'auteur du drame, M. Alphonse de Launay, a traité le *Cousin Pons* avec respect et serré Balzac d'aussi près

qu'il a pu ; il a fait, en somme, un travail assez inutile et a donné de la tête contre plus d'un obstacle inévitable.

En résumé, on ne saurait reprocher au Théâtre de Cluny d'avoir accueilli ce drame d'un auteur nouveau. Le succès donne toujours raison, et l'épreuve, particulièrement redoutable en pareil cas, de la première représentation, a promis à cette téméraire tentative un résultat favorable, suffisant pour lui servir d'excuse.

**FOLIES-DRAMATIQUES.** — La *Belle Bourbonnaise*, trois actes de MM. Dubreuil et Chabrilat, musique de M. Cœdès. Vous supposez qu'il s'agit encore d'une opérette ? Les noms des auteurs du livret pourraient raisonnablement le donner à croire ; mais M. Cœdès a tenu à faire œuvre plus sérieuse, et c'est d'un opéra-comique qu'il a écrit la partition.

Autre détail : Sainte-Foy, l'une des gloires de la salle Favart, a émigré tout exprès pour créer l'un des rôles de l'œuvre nouvelle. L'Opéra-Comique au boulevard du Temple, c'est le monde renversé !

M. Cœdès ne s'en plaindra pas, puisqu'il a pu y trouver un succès même après la *Fille de madame Anquet*.

**THÉÂTRE DU CHÂTEAU-D'EAU.** — A force de persévérance et d'efforts, M. Cogniard a fini par faire du Château-d'Eau un théâtre parisien, et par apprendre au public le chemin de cette scène perdue dans les solitudes immenses qu'arrose le canal Saint-Martin.

Sous le titre heureux de *Colin-Tampon*, MM. Blondeau et Montréal lui ont servi une « fantaisie burlesque » très-curieuse à voir. Au milieu d'une action banale et un peu bâclée à la diable, se succèdent une foule d'épisodes qui brillent plus par la gaieté et la bonne humeur que par l'originalité, et dont le principal mérite consiste à servir de prétexte à des *trucs* amusants.

HOP-FROG.

## BAMBINO

Un jour que je tenais les ballades d'Hugo,  
Mon neveu, rose et frais comme un printemps nouveau  
Par une après-midi brumeuse de décembre,  
Entra, joyeux rayon de soleil, dans ma chambre.  
Tout s'éclaira : du bout des pieds l'enfant marchait,  
Pour ne point déranger son oncle qui lisait.  
Quand j'eus fini, vers moi levant son regard ivre,  
Dans ses mignonnes mains il prit le divin livre,  
Le contempla longtemps, longtemps le caressa ;  
Avec effusion ensuite il l'embrassa !  
Et moi, les yeux mouillés et la bouche muette,  
Je crus voir tressaillir les strophes du poète ;  
Et je crus voir les vers tout prêts à s'élançer,  
Comme un petit oiseau qu'on cherche à caresser.  
Ce n'est pas tout : après, il fit semblant de lire,  
Fier d'être un grand garçon ; et puis, l'âme en délire,  
Laisant errer tout haut sa jeune invention,  
Il composait la page à faire illusion  
A ceux qui, du dehors, pouvaient parfois l'entendre.  
C'était joli, charmant, doux, enfantin et tendre.  
Las enfin de baisser ainsi son front vermeil,  
Il sortit, me laissant obscur et sans soleil !

Grands esprits lumineux, qui n'êtes que des hommes,  
Vous n'êtes pas savants, plus que nous ne le sommes.  
Quand je vous vois penchés, pleins de prose et de vers,  
Sur ce livre de Dieu qu'on nomme l'univers...  
Que vous n'entendez pas... je me prends à sourire,  
Et je pense au bambin qui fait semblant de lire.

A. R.

## DESCRIPTION DE LA TOILETTE (PLANCHE G. N° 410).

Robe de chambre pouvant se faire en cachemire et en nansouk. Cette robe, de forme Watteau, à longue traine, est garnie devant en tablier | poches de chaque côté ornées d'un nœud de faille. Manches pagodes ; même garniture au col et aux manches. — Coiffure Renaissance,



MODÈLE DE PEIGNOIR

de quatre biais à plis, de longueur différente, encadrés d'un tuyauté ; volant plissé étroit du haut, arrondi des côtés et haut derrière de trente-cinq centimètres, surmonté d'un biais et d'une tête remontante ;

relevée des côtés à racine droite, bandeaux russes ondulés, boucles enlacées et tombantes derrière.

Pantoufles Fénelon à talons Louis XV.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 32.

Coiffes de M<sup>lle</sup> M<sup>me</sup> Bataillon, r. Choiseul. Chapeaux de M<sup>me</sup> Moreau-Didsbury, Boul. des Capucines, 23.

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon. Jupons et Couvertures de P. de Plument, r. Vivienne, 33.

Parfums de la M<sup>me</sup> Violet, N. des Capucines, 12. Veloutine Viard, N. du Palais Royal, 2.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta Street, Covent Garden, W.C.

Tube de toile blanche, le  
placé en travers dans le b  
pattes de chaque côté, avec



montant de la traine; tunique  
côte face blanc avec ruche; de  
la dentelle, quatre petits boutons

## DESCRIPTION DE LA TOILETTE (PLANCHE G. N° 411).

Robe de faille blanche, longue traine unie, tablier composé de larges plissés en travers dans le bas, bouillonné de crêpe lisse remontant en quilles de chaque côté, avec mêmes plissés de faille dépassant le com-

Cuirasse de faille ouverte, à revers de dentelle sur plissés de faille, colerette Médicis; manches bouillonnées, chaque bouillonné séparé par un petit biais de faille, double manche tombante à épaulette élevée,



TOILETTE DE MARIÉE

mencement de la traine; tunique en pointe composée de bouillonnés de crêpe lisse blanc avec ruche; dans le bas, au-dessus d'un petit volant de dentelle, quatre petits bouquets d'oranger au bas de la tunique.

doublée de satin blanc, boutons et collier de perles; demi-guirlande d'oranger; long voile de tulle illusion. — Souliers de faille à talons Louis XV.

BENGALI  
OU  
LES FILS DU PENDU  
(HISTOIRE INDIENNE. — SUITE.)

Un morne silence régnait dans la salle. Une douleur profonde avait pénétré toutes les âmes; elle éclatait sur tous les visages; mais rien n'approchait de celle du jeune Davidson.

La terrible voix de la conscience, qui ne fait jamais grâce à personne, l'accusait d'un double malheur.

Le malheureux ne cessait de gémir :

— Pauvre petite sœur !... Pauvre Gustave !

Cependant Edgard n'était pas homme à répandre longtemps des pleurs et des plaintes inutiles.

Tout à coup il s'essuya les yeux, releva la tête, et chassa, pour ainsi dire, les idées tristes ou décourageantes qui tout à l'heure emplissaient son âme.

Le désespoir faisait place à une brave résolution.

— J'ai fait le mal, s'écria-t-il, sachons le réparer !

Et aussitôt, d'une voix forte !

— John !

— Maître appelé moa ?

— Va chercher toutes les armes qui se trouvent à Davidson House... Tom ! Prends toute la poudre et toutes les balles que tu pourras trouver, et vivement. Nous partons à l'instant même.

— Sans manger ni boire quelque chose ?

Heureusement pour Tom, ces mots ne furent entendus que de son camarade. John, d'un signe, lui fit comprendre l'opportunité d'une pareille demande.

— Vous partez ? s'informa, pendant ce temps, mistress Trotting.

— Oui, sans dotte.

— Pour Calcutta, où vous espérez rencontrer votre père ?

— Pour les bois infestés de brigands où gémissent prisonniers Henriette et Gustave ! dit le jeune créole.

— O ciel ! est-il possible !

— Oui, good Anna, répondit fermement Edgard; et vous m'obligerez en envoyant de suite, par un moyen que vous saurez trouver, un message à mon père. Il ne doit pas ignorer plus longtemps ce qui se passe. Quant à moi, voyez-vous, je ne saurais vivre une heure, cette même heure n'étant pas employée à tâcher de sauver les malheureuses victimes de ma désobéissance.

— Brave et cher enfant ! Un si prompt repentir exprimé de la sorte m'ôte la force de vous blâmer encore. Mais avez-vous bien réfléchi ?

— Je ne songe et ne dois songer qu'à mon devoir, lequel me défend de rester ici davantage... Good Anna, embrassez-moi et priez Dieu pour le succès de mon entreprise.

— Vous voulez donc absolument ?...

— Délivrer et ramener ceux dont la mort serait mon ouvrage, ou périr avec eux, je le jure !... Répétez le serment d'Edgard à mon père, et dont la douleur, si je ne suis pas de retour à son arrivée, aura besoin de toutes les ressources de votre bon cœur, good Anna, pour ne pas en faire le plus malheureux des hommes.

La détermination, le courage du jeune créole, rendaient son visage rayonnant, et donnaient à ses actions une vibration singulière. Mistress Trotting ne l'avait jamais trouvé si beau qu'en ce moment.

Aussi, oubliant sa douleur pour admirer l'enfant qu'elle avait vu naître et grandir :

— Noble enfant ! s'écria-t-elle ; ah ! je l'ai souvent prédit à sir Davidson : vos défauts ne sont que l'envers de qualités magnifiques. Vous serez la gloire des vieux jours de votre père !

— Dieu veuille, pour commencer, good Anna, que je n'aie pas assuré aujourd'hui son malheur éternel !

— Non ! non ! cher Edgard ! je l'invoquerai avec tant de ferveur qu'il daignera ne pas repousser mes prières !

Pendant ce temps, les deux noirs, obéissant avec l'empressement de chiens qu'on fouette, étaient revenus chargés des objets réclamés ; ils grognaient encore, tout bas à la vérité : non point que leur attachement pour « petit maître » et « petite maîtresse » fût douteux, mais Tom et John étaient la paresse incarnée.

Ils étaient en outre capons comme la lune (expression consacrée par l'usage et que nous ne prétendons point expliquer), et de plus gourmands à rendre des points à Gargantua lui-même.

Le fils Davidson embrassa une dernière fois mistress Trotting. La digne femme lui répondit en le pressant éperdument sur son cœur.

Après quoi :

— En avant ! dit-il d'un air intrépide.

Et bon gré, mal gré, les deux noirs suivirent le jeune blanc comme deux ombres.

X

L'ombre mystérieuse.

On eut bientôt traversé le jardin, le parc et franchi la fameuse Brèche aux Cocotiers, laquelle n'avait jamais tant fait parler d'elle.

Edgard, animé d'une ardeur qui l'élevait, pour ainsi dire, au-dessus de son âge, avait bien recommandé aux hommes qui le suivaient d'avancer le plus doucement possible. Il s'adressait d'ailleurs à des organisations douées des qualités nécessaires au genre de chasse que l'on allait entreprendre.

On reconnaît, en effet, à la race nègre, une perspicacité moyenne entre celle qui distingue les Européens et celle des sauvages indiens.

Tom et John, dont les privations comme repos et comme nourriture n'étaient encore qu'à peu près imaginaires, eu égard au peu de temps écoulé depuis leur départ, montraient un zèle qu'il n'était pas utile de stimuler davantage.

Edgard ouvrait gaillardement la marche. Les deux Mozambiques tenaient sa droite et sa gauche, à une faible distance en arrière.

Le frère de miss Henriette se rappelait fort à propos une sentence que l'on ne saurait trop retenir et surtout mettre en pratique :

— « A l'homme de sang-froid appartient l'univers. »

Il s'efforçait d'acquiescer beaucoup de calme. Il se disait à mi-voix, et sans que cela nuisit à l'activité de ses pas.

— Ou les brigands ont établi leur tanière dans les jungles<sup>(1)</sup> qui nous enveloppent de toutes parts à cette heure, ou ils peuvent avoir choisi un bon endroit au delà des prairies qui s'étendent, là-bas à gauche, le long du Hougly. Dans le premier cas, ils se cachent dans l'épaisseur des fourrés; dans le second, ils attendent la tombée du jour, afin de mieux franchir impunément un si grand espace; tout porte à croire, cependant, qu'ils n'ont pas quitté ces parages.

En devisant de la sorte, Edgard hâtait une marche déjà très-hâtive. Son but était de couper la route aux ravisseurs, en les

(1) Vastes étendues où le sol, alternativement aride ou marécageux, produit des broussailles, des roseaux, de hautes herbes; repaire facile de bêtes sauvages et de reptiles.

précédant hors des lieux où chaque buisson, chaque racine, leur offraient un moyen de braver ses recherches.

John et Tom ne s'attardaient pas d'une semelle, autant par esprit de conservation que par dévouement. En effet, il était de l'intérêt commun que l'on explorât des yeux et de l'oreille non-seulement la place que l'on foulait des pieds, mais les alentours, dans le plus grand rayon possible.

On cheminait de cette manière depuis près d'une heure, et rien d'insolite n'était venu troubler la solitude et le silence.

Tout à coup ils s'arrêtèrent. Leur attitude exprimait à la fois la surprise, la curiosité, pour ne pas dire une certaine crainte. Un bruit étrange se faisait entendre.

Ce n'était pas un cri d'oiseau, ce n'était pas non plus celui d'aucun animal connu.

On allait toujours, mais avec prudence, dans la direction du bruit, lequel se produisait justement sur la ligne que l'on suivait depuis un instant.

Edgard se sentit frémir.

— On dirait les gémissements d'un homme ou d'une femme ! Et le cœur du pauvre garçon battait bien fort.

— Ce n'est pas la voix d'Henriette ! dit-il bientôt, et avec une joie aisée à concevoir.

— Non, non, murmuraient Tom et John, en secouant vivement la tête, pas voix de bonne petite maîtresse.

— Ni de Gustave.

— Non, non.

Cependant, à mesure que l'on avançait, les plaintes augmentaient, avec des accents bien faits pour attendrir même les plus indifférents.

Le jeune Davidson, saisi d'une commisération profonde, s'était écrié :

— Quelle que soit la personne qui appelle à son aide, nous ne pouvons nous dispenser de la secourir, au risque de nous retarder.

Et, d'un ton décidé, le créole anglo-indien s'écriait, en prenant sa course :

— Tom ! John ! suivez-moi !

On s'était engagé dans une espèce de taillis dont les tiges s'élevaient à plus d'une hauteur d'homme.

Cà et là, parmi les arbustes secondaires, s'élevaient des cocotiers, des palmiers, lesquels dominaient de beaucoup la masse épaisse d'une quantité des sujets les plus variés du règne végétal.

Un de ces gros arbres occupait le centre ; or la voix plaintive partait de cet endroit.

A peine y arrivèrent-ils, qu'une exclamation d'étonnement, presque d'horreur, s'échappa des trois poitrines en même temps.

Au tronc du palmier une créature humaine était attachée. Autour d'elle des amas de feuilles sèches commençaient à prendre feu. Mais ce fut bien autre chose dès qu'il fut permis d'apercevoir la figure de la malheureuse victime d'une atrocité odieuse.

— Bengali !

Ce mot n'était pas prononcé, que les liens, coupés par Edgard, tombaient sur le sol. Un égal empressement de la part des deux Mozambiques dispersait les éléments du terrible foyer d'incendie.

Aussitôt un cri joyeux retentit, et le jeune paria, dont le visage exprimait une vive reconnaissance, embrassait les genoux et les mains d'Edgard.

Ces témoignages avaient le caractère de la sincérité. Le cas actuel ne permettait guère de les mettre en doute. Le frère de miss Henriette, tout au bonheur que l'on éprouve après une action généreuse, oubliait aisément les soupçons dont mistress Trotting n'avait pas craint d'accuser le jeune garçon.

Il n'en était pas ainsi des domestiques noirs. Quelque chose

de comparable à ce qui se passe intérieurement de chien à chat se produisait dans l'âme des Mozambiques, au seul aspect du fils de Neddy-Neddy.

Tom grognait comme un bouledogue ; il roulait des yeux furibonds, en tournant autour de son ennemi instinctif.

John murmurait entre ses dents les réflexions suivantes :

— Hum ! si petit maître avoir été John, ou John libre d'agir à sa guise, gredin de petit Bengali laissé pendu, couic ! fumé comme un jambon !

La gravité des événements demandait une prompt solution. De Bengali à miss Henriette la pente était trop facile, trop naturelle, pour que l'idée aussitôt ne vint pas à Edgard d'interroger sévèrement le fils de Ben Saïd.

Cela même changeait en méfiance les sentiments de simple humanité ; mais, loyal avant tout, Edgard crut bien faire en déclarant tout net les griefs qu'il avait le droit de partager.

— Bengali ! demanda-t-il, est-il vrai que tu sois d'accord avec les brigands qui désolent cette contrée, et dont l'enlèvement de mon ami Gustave et de ma sœur Henriette sont les derniers crimes ?

A ces paroles, Bengali manifesta les signes véhéments de la dénégation la plus positive. On remarquait en même temps sur le visage du jeune paria un triste et amer sourire, double expression de la défense et du reproche.

Le créole anglais continua :

— Certainement ce serait affreux, et je ne saurais y croire ; mais comment expliqueras-tu le mensonge dont miss Davidson a été victime ?... Où est-elle ? Complice ou non de ses ravisseurs, tu dois le savoir ? Voyons ! parle !...

— Tu ne réponds rien ? Tu m'entends, tu me comprends, cependant ?

Même silence.

Alors avec un commencement de fureur, en face d'une attitude qui ressemble si fort à un aveu.

— Est-ce donc véritablement afin d'entraîner ma pauvre sœur dans un piège que tu as indignement spéculé sur son affection pour moi ? Réponds ! mais voyons, réponds donc, misérable !

— Je ne sais pas ce que vous voulez me dire ! répondait la pantomime énergique de Bengali.

— Comment ! tu ne le sais pas !... mais il y a des témoins !... Tom t'a vu partir avec miss Henriette, et tous deux vous étiez près de la Brèche, lorsqu'un excès d'ardeur (provoqué par toi peut-être !) a emporté White hors du territoire de Davidson-House.

— Encore une fois et pour la dernière, prononça le jeune Anglais, avec le ton de la menace, qu'as-tu fait de ma sœur Henriette ?

De froids observateurs auraient trouvé au moins étrange l'état de parfaite santé, physique et morale, de Bengali au milieu des périls effrayants que venait de conjurer une intervention que l'on devait croire inespérée ; il offrait bien plutôt les apparences d'un personnage surpris, indigné, que celle d'un coupable confondu par l'évidence.

— Moi ? semblait-il protester, en frappant sa poitrine d'une main convulsive, par une rapide et horizontale agitation de la tête.

Enfin, et comme pour qu'il n'y eût pas à se méprendre sur l'intention de ce jeu de scène, l'index de Bengali, étendu vers Tom, déclarait absolument :

— Voilà, voilà celui qu'il faut accuser de mensonge et de perfidie !

— Oh ! fit le nègre, en bondissant de surprise ; et son bras était près de s'appesantir sur l'infâme calomniateur. Un ordre impérieux d'Edgard n'eut que le temps d'arrêter ce mouvement de légitime colère.

— Un geste, observa le jeune créole, surtout en l'absence de paroles, n'a pas toujours la signification exacte qu'on suppose; et quand cela serait aujourd'hui, l'inculpation qui te met hors de toi, mon brave Tom, ne mérite que le mépris.

Il faut reconnaître, en effet, que s'entendre avec un muet est souvent chose fort malaisée.

Edgard, pressé d'obtenir un résultat positif de cette rencontre avec le jeune paria eut immédiatement une idée heureuse. Elle consistait à n'employer avec lui que des expressions qui exigeaient tout simplement un signe affirmatif ou négatif.

C'est ainsi qu'il formula bien vite les réflexions suivantes :

— Les bandits qui ont voulu ta mort en t'exposant au triple danger d'être brûlé vif, anéanti par la famine ou déchiré par les bêtes féroces qui rôdent la nuit dans ces parages, sont certainement les mêmes qui ont dû s'emparer de miss Henriette et de Gustave !

— Oui, affirmait Bengali.

— On sait avec quelle facilité tu peux te montrer à Davidson-House. On t'a choisi comme aveugle instrument d'une embûche abominable et qui, avec une sœur qui m'aime tant, devait forcément réussir ?

— Oui...

— Tu as compris, mais trop tard, l'exécrable rôle que l'on te faisait jouer; tu as voulu défendre ta bienfaitrice. On a puni ton audace, et sans notre arrivée providentielle tu allais mourir.

— Oui.

— Ainsi, plaidant pour toi les apparences, tu prétends qu'elles n'ont pas tort, soit; mais écoute Bengali.

Et le jeune créole invitait son auditeur à s'approcher davantage :

— Un serment a été prononcé par moi : je ne rentrerai à la maison paternelle qu'avec Henriette et Gustave. Tu dois être un bon guide sur les traces des brigands que nous recherchons. Favorise nos projets, tu n'auras point affaire à un ingrat; refuse, ou qu'en ayant l'air d'accepter, la moindre chose te dénonce comme prêt à nous trahir, et je te casse la tête comme à un animal sauvage. Tu as bien entendu, bien compris surtout? insistait avec un regard expressif le jeune Davidson. Tu acceptes ?

— Oui.

Et comme preuve, le fils de Ben Saïd, le frère de Saïd-Yama, faisait un mouvement, non pour fuir, mais pour se mettre en route. On voyait le vif désir de s'associer aux fatigues, aux périls d'une entreprise qui, assurément, avait pour lui beaucoup d'attrait.

Edgard, mauvaise tête quelquefois, mais dont le cœur, en somme, était excellent, trouvait tout naturel d'avoir deviné juste, et n'en demandait pas davantage. Il n'en était pas de même des deux Africains.

Tom et John continuaient de grogner comme des dogues et de lancer au jeune paria des coups d'œil qui ne promettaient rien d'amical; mais, toujours aussi comme des chiens de garde intimidés par les injonctions du maître, ils se bornaient à montrer les dents et à marmotter à voix basse :

— Patience, l'occasion fera le larron. Petit Bengali perdra rien pour attendre.

Edgard ne s'en inquiétait guère. Quant à Bengali, un sourire moqueur était toute sa réponse.

On avait assez perdu de temps comme cela.

Les quatre personnages de la scène précédente se remirent en route et quittèrent le fameux palmier.

Ils n'étaient pas partis, qu'au sommet du même arbre une mélodie évidemment plus joyeuse que triste éclatait à pleine gorge. L'auteur n'était plus un oiseau-cloche, comme aux environs de la Brèche aux Cocotiers, mais bien ce que les indigènes appellent un oiseau-moqueur.

A vrai dire, les modulations du chant dont on parle imitaient à s'y méprendre celles de la voix humaine.

On avait même le droit de soupçonner la présence d'un être mystérieux fort disposé à rire de ce qui venait de se passer. L'erreur était d'autant mieux pardonnable, qu'aussitôt une ombre, plutôt faite pour appartenir à un homme ou à un singe qu'à un oiseau, se glissait prestement jusqu'à terre.

Cette ombre légère s'engageait avec la même promptitude à travers les épais bouquets d'arbrisseaux, de joncs et de hautes herbes qui couvraient le sol.

Or, aucun doute n'était permis, désormais, sur les intentions de cet être fantastique.

Il ne songeait qu'à épier les chasseurs, avec le même zèle que ceux-ci prétendaient déployer à la recherche des ravisseurs de miss Henriette et de Gustave Gérard.

## XI

Un nègre enlevé par un lion.

Les deux Mozambiques avaient repris la même position, à droite et à gauche de leur jeune maître.

Edgard, une main sur chaque pistolet accroché à sa ceinture, ne cessait de surveiller tous les mouvements de Bengali, lequel, en définitive, devait inspirer une confiance très-limitée.

Le fils de Neddy-Neddy cependant s'évertuait à mériter uniquement des éloges.

On lui avait ordonné de marcher en éclaireur.

On ne lui permettait pas de s'avancer de plus de quinze pas dans les passages découverts. Dès que se produisait un massif, une fondrière, un amas rocheux ou terreux, toute chose en un mot de nature à favoriser sa fuite, le jeune Indien devait s'arrêter jusqu'à ce que l'ayant rejoint, Edgard lui eût dit d'avancer.

Autrement, il s'exposait à recevoir trois coups de fusil dans les reins.

Il obéissait donc, mais du moins en apparence, plutôt par conviction que par crainte.

On avançait au milieu d'un calme relatif, légèrement troublé çà et là par le cri discordant d'oiseaux effarouchés.

La petite caravane venait de s'engager dans un ravin creusé par les pluies à travers de grosses masses rocheuses, lesquelles, ainsi déracinées, ressemblaient d'en bas à deux murailles; mais bientôt la hauteur et le rapprochement de ces parois naturelles déterminèrent une espèce de corridor sombre au-dessus duquel une bande bleue indiquait le ciel.

Tout à coup les nègres firent entendre un cri terrible.

— Qu'y a-t-il? Qu'avez-vous?

Les poltrons n'étaient guère en état de répondre à leur jeune maître.

Un tremblement convulsif s'emparait de tous leurs membres. Leurs dents claquaient comme s'ils avaient la fièvre ou comme si un pouvoir magique les eût transportés subitement des chaudes régions de l'Inde aux zones glaciales du Spitzberg ou du pays des Lapons.

Pressés de questions, tout ce que pouvaient faire les deux noirs fut de montrer du doigt et des yeux le sommet des pointes granitiques dont on vient de parler.

Un intervalle offrait assez de saillie au-dessus du corridor obscur pour former une sorte de corniche. Il ne serait venu à l'idée de personne de s'aventurer en pareil lieu, un singe s'y était pourtant installé.

Il était de la plus énorme espèce, mandrille ou macaque. Les efforts qu'il avait dû faire pour arriver jusque-là, ceux qu'exigeait encore la continuité de sa présence, prouvaient surabondamment deux choses : une vigueur, une adresse exc-

sives, ne le passage des  
Tout cela dans l'édit  
l'impression  
que de  
Bengali d  
du singe sans  
de la li  
l'affreux ind  
pas fait pour  
— Alors  
vous peur? D  
depuis quand  
civilisés?  
— Vena  
En effet, la  
intention; il  
ni grimaces  
— (Je est-  
ils? Sont-ce d  
macaques, d  
mais je n'ap  
et le blanc s  
noirs qui on  
ressurer, ils  
ferait-il de le  
figure trait  
Si les Moz  
nul doute qu  
mais si les  
malheureuse  
noirs refus  
Impatienc  
la direction  
Mais, pro  
le canon. L  
revanche, n  
qui lui dev  
— Puisse  
en odier le  
quel métri  
Le premi  
testation d'  
à personne  
mais la réll  
crut devon  
— Les s  
aurions bie  
le bruit de  
que nous p  
de salut, e  
attendre.  
— C'est va  
si les paroles  
— lieu ve  
Bien veill  
ne s'avis pa  
— El pou  
— Son in  
loin; or, le  
dans la mè  
de toutes so  
rendrait nou  
que nous av  
Edgard, fr

sives, ne le cédant qu'à une envie extraordinaire d'assister au passage des voyageurs.

Tout cela se remarquait dans la posture difficile et surtout dans l'éclat des yeux d'une bête si semblable à un homme que l'impression se partageait à sa vue entre la surprise et l'horreur que devait causer un phénomène de ce genre.

Bengali d'abord, Edgard ensuite, avaient passé au-dessous du singe sans le remarquer; mais Tom et John demeurés en deçà de la ligne verticale craignaient qu'il ne prit fantaisie à l'affreux individu de leur sauter sur les épaules : cela n'était pas fait pour leur donner des jambes.

— Allons Tom ! Allons John ! Allons donc ! De quoi avez-vous peur ? D'un singe ? reprit Edgard, en apercevant l'animal. Depuis quand un homme des bois fait-il peur à deux hommes civilisés ?

— Venez ! venez ! celui-ci ne vous mangera pas !

En effet, la contenance du singe ne trahissait nulle méchante intention ; il restait tranquille et ne se livrait à aucune gambade ni grimaces qui distinguent sa nature ; il semblait se dire :

— Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? Que veulent-ils ? où vont-ils ? Sont-ce des chimpanzés, des magots, des orangs-outans, des macaques, des mandrils ? Je leur vois des bras et des jambes, mais je n'aperçois ni grandes queues, ni larges oreilles. Le rouge et le blanc sont plus gentils que moi, si l'on veut, mais les deux noirs qui ont peur de moi ne sont guère faits non plus pour me rassurer, ils sont fort laids. Je connais plus d'une guenon qui ferait fi de leurs hommages. Le dernier surtout, celui dont la figure trahit le plus d'effroi, mon Dieu ! qu'il est vilain !

Si les Mozambiques avaient soupçonné de pareilles réflexions, nul doute que le dépit leur eût rendu un peu de bravoure ; mais si les capons raisonnaient, il n'y en aurait plus, et malheureusement il y en aura toujours. Cependant les deux noirs refusaient d'avancer.

Impatience, le jeune créole épaulait déjà son arme à feu dans la direction du singe. Le coup allait partir.

Mais, prompt comme la pensée, Bengali avait déjà détourné le canon. L'émotion du frère de Saïd-Yama était extrême ; en revanche, nulle inquiétude ne semblait exister chez l'animal qui lui devait l'existence.

— Pourquoi te mêler de ce qui ne te regarde pas ? s'écria en colère le jeune Davidson. Si je veux tuer ce vilain singe, quel intérêt as-tu donc à ce qu'il vive ?

Le premier mouvement de l'Indou était celui d'une protestation d'humanité envers un animal qui, en réalité, ne nuisait à personne. Cela se voyait à l'éclair de sa prunelle ardente ; mais la réflexion lui dicta une pantomime que son interlocuteur crut devoir interpréter de la manière suivante :

— Les singes sont vindicatifs. Celui-ci, mort ou blessé, nous aurions bientôt sur les bras toute la séquelle. Sans compter que le bruit de votre fusil, en prévenant de notre arrivée les gens que nous prétendons surprendre, augmenterait leurs chances de salut, en amoindrissant celles que nous avons de les atteindre.

— C'est vrai ! répondit Edgard, avec la même assurance que si les paroles venaient réellement de lui être adressées.

— Dieu veuille, reprenait aussitôt de la même façon Bengali, Dieu veuille que le même individu agacé ou toujours curieux ne s'avise pas de s'attacher à nos pas !

— Et pourquoi ?

— Son instinct le porterait à nous suivre en cachette et de loin ; or, le moindre bruit et surtout la persistance de sa course dans la même direction seraient bientôt remarqués des rôdeurs de toutes sortes qui foisonnent dans ces parages. Cela nous rendrait nous-mêmes l'objet d'une recherche semblable à celle que nous avons entreprise.

Edgard, frappé de la justesse du raisonnement, s'écria :

— J'aurais donc bien fait alors de tuer tout de suite ce misérable magot !

Et déterminé cette fois à se montrer impitoyable, il élevait de nouveau son arme à la hauteur nécessaire ; mais il n'était plus temps, l'animal avait disparu.

Seulement, avant de fuir il avait en changeant de place exécuté de si horribles grimaces, avec des gambades si diaboliques à l'adresse des deux noirs, que ceux-ci, galvanisés par un excès de frayeur, se trouvaient d'un seul bond maintenant aussi loin en avant qu'ils étaient tout à l'heure en arrière !

Cet incident avait fait perdre un temps précieux. Il s'agissait de le réparer.

Le jeune Davidson pressait son monde. Il doublait le pas.

Cela suffisait pour que Tom et John, piqués par un invisible éperon, diminuassent bien vite l'espace qu'il laissait parfois entre eux et lui.

Quant au jeune paria, la même apparence flegmatique avait repris aussitôt possession d'une physionomie sur laquelle un observateur eût pourtant trouvé çà et là de singuliers mélanges de mécontentement et de tristesse, reflets évidents des pensées qui animaient le personnage.

Involontairement, Tom et John jetaient à la dérobée un coup d'œil autour d'eux. Chaque buisson leur était suspect. Un oiseau n'avait qu'à s'envoler brusquement, ou un petit animal à courir sur les feuilles sèches, pour leur donner le frisson ; mais rien ne prouvait de la part du singe les intentions malicieuses dont on l'avait un instant soupçonné.

Un motif autrement grave ne devait pas tarder à autoriser les trop faciles émotions des deux Africains.

Tout ce que l'on a raconté des sauvages du nouveau monde, attachés aux traces d'un ennemi mortel, trouvait dans le fils de Neddy-Neddy une incarnation parfaite.

Le nez au vent, l'œil au guet, l'oreille ouverte aux sonorités diverses qui abondent, surtout par une chaleur excessive, au milieu des jungles indiennes où tant d'animaux vont, viennent, se croisent en tous sens, le jeune paria allait lentement, mais sans cesse.

Il tournait à droite, il tournait à gauche, avec une légèreté, une sûreté surprenantes. Edgard, tout en rendant justice au flair des Mozambiques, remarquait leur infériorité près de l'Indien ; ajoutons que ce dernier avait pour agir un stimulant qui chez Tom et John était loin de montrer la même influence.

— Jamais, non jamais, murmurait Edgard en l'observant, Hurons, Mohicans ou Delawares, ne déploieraient plus de patience, plus de finesse, plus d'ardeur !

C'était à imaginer qu'un intérêt personnel, supérieur à celui qui dirigeait Edgard lui-même, animait exclusivement le second fils de Ben Saïd.

La surveillance de ceux qui le suivaient en se méfiant d'abord autant de lui que d'un adversaire déclaré, continuait à s'épuiser en pure perte ; non-seulement Bengali n'avait pas formé le projet de fuir, mais il ne voulait même pas en favoriser le soupçon.

Une distance équivoque le séparait-elle des gens assidus à le suivre, il évitait de la maintenir avec un soin qui n'avait qu'un défaut, celui de sembler affecté. La voie une fois ouverte par son zèle et son habileté à travers les hautes herbes et les lianes, il suspendait sa marche et ne la reprenait que sur l'injonction expresse du jeune chef de l'expédition.

Soudain, le protégé de miss Henriette s'arrêta, il fit même quelques pas en arrière.

Edgard veut l'interroger.

— Silence ! ordonne un geste aussi rapide que péremptoire.

(La suite au prochain numéro.)

Alfred SÉGUIN.

## A NOS ABONNÉES

L'administration du *Moniteur de la Mode*, avec l'intention d'être agréable à ses abonnées, vient de s'entendre avec l'une des premières maisons de parfumerie de Paris, et, à l'aide d'un sacrifice, elle peut offrir à ses lectrices, au-dessous du prix coûtant, un produit indispensable à la toilette : nous voulons parler de la *Veloutine Viard*.

Ce produit, qui a atteint un perfectionnement inconnu jusqu'à ce jour, remplace avantageusement la poudre de riz, dont il n'a pas les inconvénients.

La maison Viard a fait, de son côté, un sacrifice pour mettre nos lectrices à même d'essayer ce produit et de s'attirer une clientèle et un succès justifiés.

Cette maison donnera à toute abonnée du *Moniteur de la Mode*, sur la présentation de la bande de son journal justifiant de son abonnement, et cela jusqu'au 30 juin 1874 (quelle que soit la durée de l'abonnement), une grande boîte de *Veloutine Viard* perfectionnée, blanche, rosée ou Rachel, avec la houppé en cygne du prix de six francs, moyennant le prix exceptionnel de trois francs.

Les abonnées des départements pourront jouir de cet avantage, en envoyant en plus 1 franc pour les frais de port et d'emballage, c'est-à-dire quatre francs, pour recevoir franco dans toute la France.

Toute demande pour Paris et les départements doit être accompagnée d'une bande du journal et adressée franco à M. Viard, parfumeur, 2, place du Palais-Royal; indiquer la nuance que l'on désire : blanche, rosée ou Rachel. Ne s'adresser, dans aucun cas, à l'administration du journal.

## REVUE DES MAGASINS

Toutes les nouveautés printanières de la *Ville de Lyon* sont vraiment irrésistibles. La femme la plus raisonnable ne saurait échapper à la tentation de toutes ces fantaisies charmantes qui se trouvent dans les divers comptoirs de cette maison hors ligne en son genre.

Ce sont d'abord des rubans merveilleux pour ceintures, représentant des grecques de toutes nuances sur fonds clairs; bleu pâle sur gris, marron sur bleu pâle ou sur écarlate, noir sur toutes nuances vives ou tendres; ces rubans, sans envers, sont d'une grande richesse et produiront un élégant effet sur les robes brodées que l'on portera cet été avec beaucoup de succès. Nous signalerons aussi un certain ruban écossais natté, véritable canevas comme tissu et d'une extrême souplesse. Ces splendides rubans sont reproduits en petite largeur pour nœuds de cravate et de coiffure.

Au comptoir des dentelles, ce sont des pointes de dentelles perlées de jais pour tuniques et confections; des mantelets également perlés de jais, avec nœud derrière et retenus à la taille; des casaques sans manches toujours perlées, complètement indispensable des tuniques. Ces casaques ont l'avantage de pouvoir se porter sur corsages montants ou décolletés. C'est encore une variété de fichus pour robes ouvertes; puis des voilettes de tulle blanc perlées de jais ou chenillées, et enfin un très-grand choix de dentelles, perlées de jais noir ou blanc.

Parmi les cravates à l'aspect séduisant et coquet, nous recommanderons aux femmes de goût certaines cravates en tissu Pénélope, garnies de valenciennes, qui sont très en faveur ce printemps, puis un grand assortiment de cravates de foulard pour chapeaux.

La passementerie est toujours de premier ordre à la *Ville de Lyon*. Perlée ou non perlée, elle est du meilleur goût; mais le jais fait fureur, ainsi que l'acier ordinaire et l'acier bleuté.

Le gant Joséphine n'a rien perdu de sa vogue auprès des élégantes; il reste la propriété exclusive de la *Ville de Lyon* (rue de la Chaussée-d'Antin, 6). Le comptoir des gants vient de recevoir une collection de véritables gants de Saxe de qualité supérieure.

— Ce sont de véritables coiffures de bal, que les chapeaux à guirlandes que l'on porte actuellement. Madame Séguin, qui a trouvé le secret de rendre toutes les femmes jolies, a créé, cette saison, des modèles de parfaite élégance. Ses chapeaux ont un air grande dame rempli de distinction.

Le chapeau *Yeoune*, haut de forme, orné de fleurs, de dentelle et de plissés de tulle blanc posés sous la passe, convient aux traits fins et délicats. Le haut diadème, composé de fleurs et de feuillages, est destiné aux physionomies régulières. On varie le chapeau selon la guirlande, car la forme est toujours la même. En fait de chapeaux ronds pour la campagne, la toque *Charles IX* se portera encore; mais le *Henri III*, à passe relevée d'un seul côté par un nœud de ruban ou une touffe de fleurs, pourrait bien lui faire du tort.

Nous avons remarqué que les plumes restent la plus jolie garniture des chapeaux ronds, et que les fleurs appartiennent aux chapeaux de ville.

Sous ce rapport, il n'y a pas de règle générale : c'est une question de goût et d'inspiration.

Encore des chapeaux perlés de jais pour la demi-saison, mais beaucoup plus de chapeaux de paille noire et blanche.

Madame Séguin coiffe avec beaucoup d'art, selon la physionomie de chaque personne; on peut toujours s'en rapporter à la sûreté de son goût. (Rue des Colonnes, 4.)

— Il n'est pas de femme complètement élégante, sans jupons ou tournures irréprochables de forme. Le jupon royal, le jupon Papillon et le *Froufrou*, sont trois modèles récemment édités par la maison DE PLUMENT, et nous les recommandons à nos lectrices.

Le jupon *Froufrou* convient aux robes légères, dont il soutient la traine avec souplesse et élégance; le jupon royal et le jupon Papillon, destinés également aux robes longues offrent plus de résistance; sous les longues jupes de faille ils produisent le meilleur effet du monde.

Pour les costumes de rue, c'est le jupon *Valentine* qu'il faut choisir; il a juste l'ampleur voulue, ni trop ni peu, et soutient avec grâce la croupe des costumes.

Parmi les tournures indépendantes sciemment combinées et artistement exécutées, on doit à la maison de Plument (rue Vivienne, 33) les tournures *Henri IV*, *Angot* et *Du Barry*, qui se font en laine rouge brillante et moire blanche. Les galons roses sont à la mode ce printemps, autour des tournures. Ces tournures à ressorts offrent plus de solidité que les tournures de crin, ce qui n'empêche pas la maison de Plument de posséder un très-grand choix de tournures de crin, coquettement ornées de galons roses.

## SPÉCIALITÉS

La *Reine des Abeilles* ne se contente pas seulement de produits de parfumerie exquis et odorants; elle possède encore le plus grand choix de ces fantaisies coquettes qui font le bonheur des femmes élégantes : des flacons de cristal taillé pour essences et eaux de toilettes; des boîtes à mains complètes, des brosses d'ivoire, des peignes d'écaillé; enfin des éventails artistiques du plus grand mérite.

Comme sujet gracieux et charmant, nous citerons : une reproduction parfaite du *Printemps*, de Cotte; ce tableau qui a obtenu tant de succès au dernier salon de peinture. Ce droit de reproduction est la propriété exclusive de la maison VIOLET; c'est donc uniquement à la *Reine des Abeilles* (boulevard des Capucines 12) qu'on est sûr de trouver l'éventail *Printemps*.

Aux produits divers à base de glycérine, au savon et à l'eau royale de thridace, qui ont fait le succès de la maison Violet, à la crème Pompadour, au grand choix de pommades et d'huiles antiques pour les cheveux, à cette variété d'essences pour mouchoir, nous ajouterons un nouveau produit adopté par les gens du monde : la *Brise de violettes*, odeur suave, exquise, pénétrante, le véritable parfum de la grande dame; c'est une des plus heureuses inspirations de la *Reine des Abeilles*.

— Que de robes en tissus bon marché, produisent un effet coquet, grâce à la manière dont elles sont faites. Plus les robes sont en belle étoffe et moins elles exigent de garnitures, ce qui ne saurait avoir lieu avec les étoffes bon marché dont tout le charme existe dans la façon; volants francés ou plissés, bouillonnés coulissés, constituent la réelle élégance de la plus grande partie des costumes printaniers.

Sans le concours des machines à coudre, jamais les maisons de couture n'arriveraient à exécuter des costumes aussi compliqués, mais grâce à cet aide actif, le costume le plus garni s'exécute aussi vite maintenant que les toilettes unies que l'on portait jadis. Mais l'important, c'est de choisir une machine perfectionnée capable de remplir dignement sa mission. Sous ce rapport, nous n'en connaissons pas que l'on doive préférer à la *Silencieuse* de MM. POLLACK, SCHMIDT et C<sup>ie</sup>.

Cette machine, munie d'une collection de guides, exécute toute seule les travaux de couture les plus compliqués; il suffit tout simplement de la diriger, mais il est inutile de faire un seul point à l'aiguille. Récompensée à toutes les expositions, cette machine se trouve au dépôt général, rue Richelieu, 30. S'adresser à M. POUILLIEN, agent général de la C<sup>ie</sup>.

L. ROUVENAT ❁, Joaillier, 62, rue d'Hauville.  
COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sebastopol, 129.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.